

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 40

Artikel: Vases pleins et vases vides
Autor: Croisier, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vâmes finalement dans un hôtel un peu à l'écart, c'était encore un *Albergo d'Italia*, un lit moins rocallieux que celui de la Sesia sous le pont de Victor-Emmanuel.

Après Varallo, nous vîmes Novare, Milan et de nouveau la superbe région des lacs. Mais nos impressions les plus fortes et les plus gaies, nous les remportâmes de ces pédestres excursions où, descendant pour la première fois les gradins méridionaux des Alpes, il nous semblait découvrir les pays qui se chauffent au pied du Simplon et du Mont-Rose.

V. F.

L'ennemi. — L'eau de-vie est votre plus grand ennemi, disait un pasteur à l'un de ses paroissiens.

Celui-ci lui fit observer qu'il lui avait toujours recommandé d'aimer ses ennemis.

— Oui, sans doute, répondit le pasteur, mais je ne vous ai jamais dit de les avaler.

LO RELODZO A BOUSCANIET

Lè dzein, quand lè que dèvesâvant de Bouscaniet, ie desant adi : « Clia poueson de Bouscaniet ! » et lè dzein fasant bin de dere dinse. L'ètai on corps que sè gaçons, et sè domestiquo n'avant jamé prau travallé. Lè bouscagnîve tota la granta dzornâ, tota la veilla et quasu tota la né.

L'avâi po gaçon on certain bon-fonds qu'on lâi desâi Bouipilliat, por cein que l'ètai asse chet qu'on bosset de véganolan aprî lo bounan. Quand pouâve ein djuvî de iena à Bouscaniet, lâi avâi pas fauta de lâi fêre signe avoué on van.

Cein que boulâve lo mè Bouipilliat, lè que lo maître lo fasâi lèvâ tant matin, que cein lo fasâi baillî tota la dzornâ. On iâdzo, Bouscaniet lo criâve dâz à trâi z'hâore po allâ sèyf ein lâi deseint :

— Dèpâse-tè Bouipilliat ! Se n'è pas onna vergogne de pétâ à l'hâ à stau z'hâore. Lo sèlao qu'è dza lèvâ.

— M'ein foto, so repond Bouscaniet, se lo sèlao sè vâo lèvâ dèvant dzo, na pas mè.

... Po lo fêre lèvâ pe rido, Bouscaniet l'avâi imaginâ stasse :

L'avâi onna dzenehîre, dâi dzenelhie et on pâo (coq) que tsantâve tote lè z'hâore du la miné. On relozdo n'è pas pe rectat. On arâi djura que cougnessâi lè z'hâore. Po revêlhi Bouipilliat, Bouscaniet fâ betâ la dzenelhîre drâi dè coûte lo pâllo ûa gaçon et... du clli dzo, salut avoué lo droumi. Tote lè z'hâore de la né, l'ètai on détertin de la mètsance, dâi quikeliki à veni tot fou, que ma fâi, Bouipilliat n'avâi rein d'autre à fêre qu'à sè lèva. Vo pouâide crêre que cein l'embâtâve.

Onna dèmeindze né, vè lè duve z'hâore, lo pâo quemeince à tsantâ et à èdzevatâ lè grâpys. Pu, tot d'on coup on oût on grand tredon dein la dzenelhîre, quemet se lo renâ ètai veginâ. Bouscaniet, que l'ètai revelhî, va vêre que lâi avâi et ie trâove Bouipilliat, ein pantet, dein la dzenelhîre, que legnâi lo pâo eintremi de sè dzénâo, et que lâi verâve la tîta sein dèvant derrâ, bin dâi iâdzo, quemet se voliâve mâodre d'au café.

— Que fâ-to quie ? lâi dit Bouscaniet.

— Noutron maître, vo lo vâide : *ie remonto lo relozdo !*

MARC A LOUIS.

Permettez ! — Un gargon, accusé de favoriser les jeux de hasard dans son établissement, comparaissait devant le tribunal de police.

— Vous êtes prévenu, lui dit le président, d'avoir laissé jouer des jeux de hasard.

— Pardon, Monsieur le Président. Il n'y a jamais eu de hasard chez moi... Tous ces messieurs trichaient.

HAVANE ET MOKA

— Ainsi donc, vous croyez à la médecine, docteur ?

— Mais, mon cher, quelle question ? Qui donc aura foi en la médecine, si nous, ses grands prêtres, ne donnons l'exemple ?

— Hum !... Souvenez-vous des augures de l'ancienne Rome, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire.

Les interlocuteurs étaient deux de nos sommités médicales lausannoises, d'âge déjà vénérable. C'était dans le fumoir de l'un deux, après le dîner. On devait de tout et de rien, en dégustant un moka exquis et en regardant monter en gracieuses volutes, vers le plafond, la fumée de havanes dont le parfum le disputait en finesse à l'arôme du café.

Nous avions l'honneur d'assister, en auditeur très passif, à cet entretien, qui ne laissait pas, vous le devinez, de nous intriguer fort.

S'étant versé une seconde tasse de café, l'amphitryon reprit d'un air distrait, en apparence, et tout en contemplant avec délices la cendre de son cigare, qui s'allongeait, blanche et ferme :

— Eh bien, moi, mon cher, je n'y crois plus guère, à la médecine.

— Vrai ? Et qui ou quoi donc a ébranlé ainsi votre foi ?... La science ?...

— Oh ! non ! La science est bien étrangère à cela. Ma longue pratique ; mes nombreuses expériences.

Plus j'ai avancé dans la carrière et plus je me suis convaincu que si nous voulons gagner la partie, il nous faut les atouts de la nature. C'est elle qui est le grand médecin ; nous ne sommes que ses... assistants. Ce qui ne veut point dire que, pour humble qu'il soit, ce rôle n'ait pas son utilité. Loin de là, ma pensée. Ce rôle de simple assistant est nécessaire ; mais dans les neuf-dixièmes des cas, c'est de la modestie avec laquelle nous savons, de bonne grâce, nous y résigner que dépend beaucoup notre succès. Surtout, ne dédaignons pas le concours précieux du malade, le principal intéressé ! Pour une ou deux fois qu'il se méprend sur son véritable état, sur ses forces, son endurance, et qu'il paie, cruellement peut-être, cette méprise, que d'heureuses témérités qui ne peuvent guère causer dommage qu'à nos honoraires.

« Croyez-moi, mon cher, laissons les ordonnances, les bouteilles à agiter, les régimes, aux malades imaginaires. Il y en aura toujours assez pour assurer l'avenir de la médecine et de sa cousine dévouée, la pharmacie. La docilité de ces malades aux prescriptions de la Faculté et surtout la constance de leurs prétendus maux en font la clientèle idéale. Et quel reproche nous pourrions-nous faire à l'égard de ces clients-là ? Aucun. Puisqu'ils ne veulent pas de ce bien sans égal qu'est la santé ; puisqu'il leur plaît d'être et de rester malades, bombardons-les donc d'inoffensives ordonnances — ce sont les remèdes inoffensifs qui se vendent le mieux — condamnons-les au lit à perpétuité, au régime lacté, au macaroni sauveur, à l'*agua* libératrice. Plus nous les sèverrons des plaisirs légitimes de l'existence, plus le régime auquel nous les soumettrons sera intransigeant et tyrannique, plus ils seront contents, sous leur air de martyrs, et plus aussi ils croiront en nous et en notre science. Et puis, ils finiront bien par mourir de cette vie-là, comme on meurt de l'autre, de la bonne. On meurt de tout, allez !

« Encore un havane, mon cher ? »

L'auditeur (J. M.)

Les Almanachs.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. — (Société de l'Imprimerie Klausfelder). Prix 30 centimes. — Cette année, hélas ! la couverture du *Messager boiteux de Berne et Vevey* ne s'accorde que trop avec les événements : des armées s'entrechoquent, des navires se canonnent, des villes

flambent, l'enfant pleure, symbolisant toutes les misères humaines, l'escargot fait songer à la vérité boîteuse et lente à venir.

Le *Messager boiteux* pour l'an 1916 fait un tableau fidèle de la grande guerre. Ses articles abondamment illustrés sont un excellent raccourci de tant de choses vues chaque jour. Il fait une large place, comme de juste, à notre pays et à notre armée à la frontière. Puis il apporte, ce bon *Messager*, ses récits, ses bons mots, ses histoires en patois. Bref, c'est toujours l'almanach que chacun veut avoir au coin de son foyer.

L'Almanach Helvétique (S. Henchoz, éditeur, L. Martinet, éditeur, Lausanne, successeur). — 25 centimes.

C'est, si nous ne faisons erreur, le premier des almanachs qui, avant la vendange, avant même la fin de l'été, vient nous rappeler la fuite rapide du temps. Une très vilaine commission, par exemple. Mais il sait si bien se faire pardonner, ce gentil almanach ; il est si séduisant, si intéressant, dans ses illustrations, comme dans son texte. Et puis, il est plus jeune d'année en année. Son secret ? C'est tout simplement les améliorations constantes qu'y apporte son éditeur. Il est toujours le même, et il est autre. On y trouve chaque fois quelque chose de nouveau qui vous le fait aimer plus encore. Aussi bien est-ce perdre son temps que recommander cet almanach. Il fait son chemin tout seul, allez !

VASES PLEINS ET VASES VIDES

Au moins, cette année, guerre à part, les vendanges seront joyeuses. Il y aura du vin, beaucoup de vin, et du bon ! Ils sont revenus, espérons-le, les jours heureux qu'à peine jadis de ses vœux notre regretté collaborateur, Louis Croisier, dans une pièce de vers datant de 1879 — une triste année — et intitulée :

Vases vides.

Vous qui raisonnez creux sous les voûtes profondes,
Vieux amphitryons délaissés,
Qui partagez le sort des vignes infécondes
Et qui, tout bas, le maudissons,

Dans ces temps douloureux où Bacchus se dépite
De voir nos malheurs inouïs
Et d'entendre en vos flancs le tارت qui crêpite
Sous vos grans airs ébarouis.

Il vous reste, du moins, votre vieille étiquette
Et vos souvenirs glorieux,
Que n'effacera pas l'insipide piquette
Qui vient des quatre vents des cieux.

Donc, s'il le faut, dormez pleins de vapeur soufrée,
Dormez dans votre dignité
Plutôt que tressaillir sous des flots d'eau sucrée
Sans feu, ni générosité.

Car les jours reviendront où malgré nos épreuves
Auprès de vous nous chanterons,
Où l'on ne verra plus des rangs de souches veuves
Désespérer les vigneron.

Dans votre isolement, si quelqu'un, d'aventure,
Voyant vos bois inocupés,
Versait, pour les remplir, quelque infâme mixtur
D'alcools et de vins coupés,
Protestez hautement en votre ardeur altière,
Et que ceux qui jadis ont cru
En vous, dans votre sein, retrouvent tout entière
La bonne odeur des vins du cru.

Charrière de Bennevys (Aigle).
Novembre 1879.

Et il y eut, une semaine après, une *Deuxième aux vases vides* ! du même auteur. La voici : Pour un temps vous serez sevrés de voix joyeuse
De cancans et de calembours ;
Et privés des hauts faits et des doctrines creuses
Des politiciens de nos jours.
Car vous ne verrez plus, durant les longues veilles
Le candidat s'épanouir,
Offrant à vingt bâdauds son vin et les merveilles
De sa nullité sans rougir.
Et vous ne serez pas témoins des pettesses
Que font tant de faibles humains,
Qui rampent pour grimper, ou dont les politesses
Ont de fructueux lendemains. [mornes
Peut-être au long de l'an, dans vos coins froids e

Pensifs, recueillis et rêveurs,
Verrez-vous un esprit, la soif, la soif sans bornes
De nos intrépides buveurs ?
Peut-être verrez-vous, au petit jour, sordides,
Demi-vêtu, les yeux hagards,
Ces hommes condamnés, tremblants, lèvres avides,
Et la fièvre dans les regards ;
Un pot dans une main, la clef de fer dans l'autre,
Hébétés, le gosier en feu, [tre
Tâtonnant pour trouver l'autre où leur cœur se vaut
Et s'avachit devant son dieu ?
Mais non, vous dormirez, vous oublirez nos peines,
Nos passions et nos travers ;
Et si le bon temps vient, les vendanges prochaines
Verront le fond de nos revers.

Charrière de Bennevys (Aigle). LOUIS CROISIER.
Novembre 1879.

Riposte. — Un boucher avait coutume de majorer toujours les commandes de ses clients. On lui demandait, par téléphone, trois kilos de viande, il en envoyait cinq, par exemple. Le sens des affaires, quoi !

Or le boucher s'en va un jour, avec un ami, chez un cafetier-restaurateur de ses clients, qui avait été souvent victime de la majoration habituelle. Le boucher commande un « demi ». Le cafetier apporte un litre.

— Mais on ne vous a commandé qu'un « demi », observe le boucher ; pourquoi apportez-vous un litre ?

— Oh ! bien, ici, c'est comme chez vous, réplique le cafetier. Quand on vous demande trois kilos de viande, vous en envoyez cinq. Moi, je double la commande : un litre pour un « demi ».

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Lausanne, le 15 mars 1843.)

— — —

II

SCÈNE III

ROBINET, JEANNETTE

ROBINET, à part.

C'est Jeannette ! Elle pleure ?... Ah ! je comprends. Sa vieille mère est encore des bons, des fidèles... Elle lui aura inculqué ses sentiments... et les miens. Quelle consolation pour moi de voir enfin quelqu'un pleurer. Mais, si jeune, regretter l'ancien régime, être à seize ans de la vieille roche, c'est admirable. *Haut.* Oui, pleure, Jeannette, pleure. Tu as bien raison de pleurer. Viens, si tu veux, nous pleurerons ensemble. *Il prend son mouchoir de poche.*

JEANNETTE.

Ainsi, M. Robinet, vous savez les nouvelles et vous prenez part à notre chagrin.

ROBINET.

Eh ! sans doute, mon enfant. Moi, ton ancien maître ! Tu connais mes principes.

JEANNETTE.

N'est-ce pas être bien méchant, bien tyran ?...

ROBINET.

Tyran ! A qui le dis-tu ? Mais toi-même, si jeune, comprends-tu bien un pareil malheur ?

JEANNETTE, vivement.

Jeune ou vieille, ça nous est toujours sensible. Et moi qui aimais tant Michel !

ROBINET.

Qui ? Michel, d'ici à côté ?... Michel ?... Est-ce qu'il te sépare de lui ?

JEANNETTE.

Rien de plus sûr.

ROBINET.

Le brigand ! Pour le faire soldat ; pour l'envoyer à la boucherie.

JEANNETTE.

Non pas ; il l'établit charron. Voilà sa boutique.

ROBINET.
Lui, l'établir charron ? Depuis quand ? Comment ? Pourquoi ?...

JEANNETTE.

Pourquoi ! Pour faire des chars, je suppose.

ROBINET.

C'est clair. Pour voilier ses bagages. Il pense à tout ce diable incarné... Etonnez-vous après cela de ses victoires !

JEANNETTE.

Quel diable ? Quels bagages ? Quelles victoires ? Vous ne savez ce que vous dites, M. Robinet.

ROBINET.

Va, va, tu ne connais pas comme moi ce maudit Bonaparte. Je le sais par cœur, moi, comme si je l'avais fait.

JEANNETTE, avec impatience.

Mais qui vous parle de Bonaparte ?...

ROBINET.

De qui parles-tu donc ?

JEANNETTE.

De Jean-Louis, père de Michel.

ROBINET.

Ah !

JEANNETTE.

Qui ne veut plus que son fils m'épouse.... Je ne sais pas pourquoi.

ROBINET, à part.

Je le sais bien, moi. Les opinions de la mère !...

JEANNETTE.

Ah ! M. Robinet, si vous voulez parler pour nous à Jean-Louis, ou lui écrire plutôt, vous qui avez une si belle écriture !

ROBINET, saisi d'une idée.

Et bien je parlerai, je parlerai ; mais, Jeannette, il faut que tu me fasses une promesse.

JEANNETTE.

Oh ! vous serez du contrat.

ROBINET.

Bon, mais ce n'est pas cela.

JEANNETTE.

Et de la noce.

ROBINET.

Fort bien, mais c'est encore autre chose.

JEANNETTE.

Et de la belle Dimanche !

ROBINET, d'un ton pressant.

Ce n'est pas de refus, mais je ne te demande qu'une chose, une seule chose : ne va pas voir passer le tyran... Je t'en prie, Jeannette, ne va pas... JEANNETTE.

Le tyran ! Quel tyran ?

ROBINET.

Bonaparte.

JEANNETTE.

Toujours Bonaparte ! Est-ce que je pense à lui ? S'il ne faut que ça pour vous contenter, c'est bien facile. Pourvu que je voie Michel, je suis satisfaite, moi.

ROBINET.

Bien, bien, Jeannette ! A part. Toute à son amant : c'est autant de pris au premier Consul.

JEANNETTE.

AIR :

Pour charmer la disgrâce
Qui poursuit nos amours,
Michel passe et repasse
Par chez nous tous les jours.
En vain mon âme émuée
Jamais ne l'attendit :
Il paraît à ma vue,
Dès que mon cœur l'a dit.
En lui je me repose.
Seraït-il d'autre bien ?
J'ai par lui toute chose ;
Sans lui tout ne m'est rien.
Chez ces rois qu'on encense
Qu'irais-je faire hélas ?...
Je verrais son absence,
Et ne les verrais pas.

ROBINET.

Aimable enfant ! Allons, allons, je veux favoriser des amours si fidèles. A part. Mais, une idée !... Si je me servais de son ingénuité, pour jouer un tour de mon métier à ces patriotes de Villeneuve ! *Haut.* Jeannette, serais-je assez bonne pour me faire un grand plaisir ?...

JEANNETTE.

Pourquoi pas, si c'est quelque chose qui soit de faire !...

ROBINET.
Sans doute, et tu me rendras si heureux !...

JEANNETTE.

Mais si Michel...

ROBINET.

Michel, Michel a ses opinions, et moi j'ai les miennes. Les femmes n'en ont pas des opinions ; elles n'en doivent pas avoir..., et tu vas sans peine me rendre un service essentiel. Vois-tu, Jeannette, tourne-toi là, de ce côté, en face de la Maison commune ; fais dix pas en avant, et crie de toutes tes forces : *Voix étouffée.* « A bas le tyran ! A bas Bonaparte ! »

JEANNETTE.

Quelle drôle d'idée !... Mais si cela peut vous être agréable. *Elle crie.* A bas...

ROBINET.

Attends donc que je sois un peu plus loin. *Il se cache.* A présent.

JEANNETTE, elle accourt auprès de Robinet.

Mais vous me promettez que Michel...

ROBINET.

Je t'en réponds corps pour corps.

JEANNETTE, dans la coulisse du côté opposé.

A bas le tyran ! A bas Bonaparte ! *Robinet se frotte les mains ; il exprime sa joie.* Ah ! Le voici ; le voici !... *Elle court se cacher derrière Robinet, qui est tout effrayé.* Il tourne le dos aux arrivants.

SCÈNE IV

JEANNETTE, ROBINET, JEAN-Louis, MICHEL

ROBINET.

C'est très mal, Jeannette ! C'est très mal. Ces manifestations sont tout à fait condamnables... *Jean-Louis lui frappe rudement sur l'épaule.* Ah ! quelle main de fer !

JEAN-Louis.

Qu'ai-je entendu ?

ROBINET.

Oh !... A part. Je croyais que c'était l'autre !...

JEAN-Louis, à Michel.

C'est Jeannette ! C'est elle qui a proféré des cris séditieux ! Tu vois si j'ai raison de vous séparer.

JEANNETTE, pleurant.

C'est par obéissance, M. Jean-Louis, et pour lui faire plaisir. *Elle montre Robinet.*

MICHEL.

Qu'as-tu fait, ma chère Jeannette ?

JEANNETTE.

Il m'avait promis de parler pour nous à votre père.

JEAN-Louis.

La belle recommandation ! Un aristocrate ! Viens ici, Michel ; je te défends de la courtiser.

MICHEL.

Mon père, je la console.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Laisse-moi te flétrir, mon père.

L'amour égarait sa raison.

Pour que liberté lui soit chère,

A ma belle ouvre ta maison.

Du feu dont ton âme est remplie

A son tour tu vas l'animer.

Quand le père aime la patrie,

Tous les enfants savent l'aimer.

(*A suivre.*)

Jeannette, Michel, Jean-Louis, Robinet.

« Pielette », à la Muse. — « Pielette », l'amusante pièce vaudoise en 3 actes de M. Marius Chamot, dont les salles combles ont été interrompues en plein succès par les premiers beaux jours, en mai dernier, va être reprise par La Muse, le jeudi 7 octobre, au Kursaal.

Le spectacle commencera par la première audition de « Chansons vaudoises inédites », paroles de M. Marius Chamot, musique de M. G. Waldner.

Une salle archibondée est assurée d'avance à ce spectacle peu banal et bien de « chez nous ».

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.